

POUR EN FINIR AVEC LE *HONEYBEE BASHING* *!

OU

" CRIER AU LOUP QUAND S'EN VIENT L'ABEILLE... NE SERT PAS LA CAUSE DE LA BIODIVERSITÉ "

En tant qu'apiculteur professionnel, j'ai lu avec attention l'article *Honeybee washing* de Guillaume Lemoine et je souhaiterais lui apporter quelques précisions et commentaires. Il me semble sain, en effet, de pointer du doigt certaines pratiques récentes, où des acteurs endossent la cause de l'abeille pour profiter de gains d'images ou même de bénéfiques sonnants et trébuchants... Mais il ne me paraît pas justifié pour autant de faire des amalgames qui pourraient incriminer une profession – les apiculteurs – largement étrangère à ces dérives, et surtout de présenter *Apis mellifera* comme une « presque-invasive », nuisible pour les autres pollinisateurs et pour la biodiversité en général.

LES VÉRITABLES BÉNÉFICIAIRES DU *HONEYBEE WASHING* NE SONT PAS LES ABEILLES...

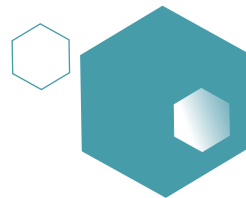
Je partage l'analyse de Guillaume Lemoine sur ce qu'il appelle *honeybee washing*, et j'aurais même tendance à être plus dur que lui dans les termes employés. Depuis quelques années, on a en effet vu émerger de nombreux acteurs prétendant œuvrer, au nom de l'abeille et à travers elle, à la protection de l'environnement et au maintien de la biodiversité : c'est telle association pour le moins controversée qui collecte des signatures et de l'argent pour défendre la cause de notre amie ailée, telle entreprise qui facture 3000 € HT par ruche pour installer des abeilles dans les locaux d'une autre entreprise (et lui permettre de « verdier » son prochain rapport annuel...), etc. Chaque année, des centaines de milliers d'euros sont ainsi collectés par des acteurs – entreprises, associations ou nouveaux « apiculteurs » – qui, en invitant tout un chacun à parrainer des ruches, prétendent protéger les abeilles ; il suffit à cet égard de taper « parrainer une ruche » sur un célèbre moteur de recherche pour s'en convaincre... Or, l'utilité de ces initiatives pour *Apis mellifera* ou pour la biodiversité est très largement discutable. Dans les campagnes, et pour peu qu'on ne les empoisonne pas, les abeilles n'ont pas besoin de ruches parrainées pour vivre et éventuellement prospérer. Et dans les villes, où ne s'épanouissent que des plantes choisies par l'homme ou des « dures à cuire » qui peuvent bien souvent se débrouiller sans pollinisateur, les abeilles ne sont d'aucune utilité environnementale (ou même économique).

Je serai donc abrupt : les initiatives sus-mentionnées ne servent certainement pas les abeilles ou la biodiversité... mais bien seulement ceux qui les lancent !



LES ABEILLES NE SONT PAS LES ENNEMIES DE LA BIODIVERSITÉ...

Le propos de Guillaume Lemoine devient en revanche plus discutable quand il en vient à parler d'*Apis mellifera* comme d'une sorte d'envahisseuse qui favoriserait ce qu'il appelle une « biodiversité négative ». En ville, les ailanthes et autres renouées du Japon n'ont certainement pas attendu l'essor de l'apiculture urbaine pour coloniser les talus et, si la biodiversité urbaine est globalement faible, c'est bien plus vers l'impact des activités humaines qu'il faut se tourner pour trouver une explication que vers l'abeille. En campagne, l'incidence de l'abeille à miel sur les écosystèmes semble plus évidente... Mais elle ne trouve certainement pas son origine dans une certaine « apiculture moderne » ! Qu'on n'oublie pas ici cette vérité simple, qui précède de beaucoup l'invention de l'apiculture et même sans doute l'apparition de la vie humaine sur terre : l'abeille est un hyménoptère social qui vit dans des colonies pouvant atteindre plus de 60 000 individus et qui s'épanouit naturellement à raison de plusieurs colonies par kilomètre carré en conditions favorables (entre 2,4 et 17 selon les écosystèmes). L'abeille à miel a donc forcément un impact sur les milieux : avec ou sans apiculture, elle existe partout en Europe (où elle n'a certainement pas été introduite par



l'homme), elle est la plus grande pourvoyeuse de pollinisateurs en milieux naturels, celle qui fait preuve de la plus grande capacité d'adaptation, la seule qui puisse butiner durant les douze mois de l'année, celle qui pollinise le plus grand nombre de fleurs et le plus grand nombre d'espèces, celle enfin sans qui les plantes à nectar... ne seraient certainement pas aussi présentes dans la nature qu'elles le sont aujourd'hui (et ne le seront pas à l'avenir si elle, l'abeille à miel, venait à se raréfier...).

Pour prendre un exemple concret : oui, la collète du lierre *Colletes hederæ* est sans doute concurrencée par l'abeille à miel pour ce qui est du butinage sur lierre... mais y aurait-il autant de lierres dans nos campagnes (...et donc de collètes?) si l'abeille à miel n'existait pas et que – toutes choses étant égales par ailleurs – le lierre était butiné par la seule petite collète ? J'en doute très fortement...

Cet équilibre naturel complexe entre écosystèmes et pollinisateurs – *Apis mellifera* en tête – a-t-il été bouleversé récemment au bénéfice d'une abeille à miel... qui progresserait quand tous reculeraient, et « étoufferait » ainsi les autres pollinisateurs ? Il est permis d'en douter. *Apis mellifera* souffre aujourd'hui, incontestablement, comme tous les pollinisateurs. Pour les colonies sauvages, maltraitées par l'arrivée de nouvelles générations de pesticides, de nouveaux parasites (*varroa*) et prédateurs (frelon asiatique), on peut parler a minima de déclin accéléré depuis le début des années 1990, si ce n'est d'effondrement... Pour les colonies dites « domestiques », les sources consultables oscillent entre diminution faible et diminution marquée. Comment pourrait-on, légitimement, justifier le fait que l'abeille à miel provoque, par concurrence, l'effondrement des autres pollinisateurs alors qu'elle-même recule de manière évidente ?

... ET LES APICULTEURS NON PLUS !

Quand on parle de *honeybee washing*, il importe aussi d'énoncer clairement ce constat : les vrais apiculteurs professionnels – ceux qui produisent du miel et non des campagnes de comm' – restent, dans leur quasi-totalité, à l'écart des dérives évoquées plus haut. Autrement dit, les fortunes récoltées au nom de l'abeille n'irriguent absolument pas la profession... alors même que celle-ci est sinistrée et qu'elle aurait bien besoin d'aide, dans un contexte général d'effondrement des volumes de miel récoltés en France depuis vingt ans.

En conséquence, on peine à comprendre les motifs qui conduisent Guillaume Lemoine à digresser vers ce qui ressemble fort à une mise en accusation globale de l'apiculture moderne... où nos abeilles ressembleraient désormais plus à des « vaches *Holstein* qu'à des *Highland cattle* ». Certes,

les méthodes de production de miel ont eu tendance à s'intensifier dans les dernières années : importation de reines, insémination artificielle, emploi de pesticides dans les ruches, nourrissements massifs, utilisation de « super-abeilles » Buckfast, etc. À titre personnel, je ne cautionne ni ne pratique cette intensification (dont certains aspects sont clairement délétères). Mais en tout état de cause, la profession apicole ne mérite, pas plus qu'une autre profession, d'être pointée du doigt dans ce qui ne devrait être qu'un exposé des pratiques douteuses des professionnels du *greenwashing*. N'oublions pas que les vrais apiculteurs ne vivent pas seulement des abeilles mais pour elles, et avec elles. Ils sont aujourd'hui les « victimes » directes des modifications du climat et des écosystèmes, bien plus qu'ils n'en sont d'éventuels « coupables ». Ne perdons pas de vue, surtout, qu'il y a bien d'autres causes au recul des pollinisateurs sauvages que l'apiculture moderne...

POURQUOI IL NE FAUT PAS PASSER DU *HONEYBEE WASHING* AU *HONEYBEE BASHING* !

Il revient donc à chacun de faire preuve d'honnêteté. Vouloir protéger les pollinisateurs sauvages est à la fois nécessaire et louable, mais cela ne légitime pas pour autant un discours qui prétendrait dissocier le sort d'*Apis mellifera* de celui des autres insectes pollinisateurs. Mis à part quelques cas particuliers (gros ruchers en milieux urbains ou transhumances massives sur les monocultures de lavande en période de floraison), il me semble beaucoup plus juste de dire que là où l'abeille à miel prospère, ce sont tous les insectes pollinisateurs qui prospèrent – c'est par exemple le cas dans mes montagnes, où je vois quotidiennement toutes sortes de pollinisateurs sauvages butiner à proximité immédiate de mes ruches – et que là où elle dépérit, ce sont de même tous les insectes pollinisateurs qui dépérissent... Et dans ce cas, c'est un même ensemble de causes premières qui doit nous interpellier : urbanisation croissante, usage généralisé des pesticides (herbicides et insecticides), développement continu des prairies artificielles au détriment des prairies permanentes, destruction des haies (500 000 kilomètres détruits en France depuis 50 ans), etc. Plutôt que de montrer du doigt les abeilles à miel, ne ferions-nous pas mieux de nous intéresser pour de bon, et tous ensemble, aux enjeux cruciaux nés de la dégradation continue des écosystèmes contemporains ?

Julien Vernadet est apiculteur en montagne dans les Hautes-Pyrénées. Son exploitation compte 200 ruches d'abeilles noires des Pyrénées et elle est certifiée Bio.

Pour plus d'informations : www.miellieriedaure.fr

* Bashing : Fait de dénigrer de façon systématique une personne ou une institution.

DE L'ART DE FAIRE PARLER LES SOURCES...

Le portrait à charge de l'abeille à miel que Guillaume Lemoine instruit de façon récurrente se fonde sur une interprétation disons « orientée » de certaines sources. Dans un précédent article, cet auteur se basait ainsi sur un article danois (en danois...) pour affirmer qu'une espèce de bourdon avait « *disparu de l'île d'Öland (Suède) suite au développement de l'apiculture* »... omettant opportunément de dire que l'auteur de l'article – que j'ai contacté – est beaucoup plus prudent dans son analyse et insiste avant tout sur les fortes modifications environnementales subies par cette même île avec l'intensification de l'élevage ovin. Dans l'article sur le *honeybee washing*, Guillaume Lemoine évoque de même des rendements de miel « *en forte décroissance* » à Londres à cause de l'augmentation du nombre de ruches (« *10 ruches/km², contre une ruche par km² sur l'ensemble du Royaume-Uni* »). Or, le papier sur lequel il se base – qui semble être un texte édité par la London Beekeepers' Association – ne fait aucunement état de rendements de miel « en forte décroissance », se contentant fort justement de dénoncer les sirènes du greenwashing et rappelant l'évidence, c'est à dire qu'il y a une limite à l'implantation d'un nombre toujours plus élevé de ruches dans la capitale britannique... Un rapide calcul fait en se basant sur la superficie de Londres (1572km²) et sur les chiffres indiqués effectivement par le texte (3745 ruches en 2013) indique de plus une densité de ruches de 2,38/km² dans cette ville, soit – au maximum – la densité naturelle qu'on peut attendre dans le sud de l'Angleterre... et non dix fois celle-ci comme l'affirme Guillaume Lemoine.

BIBLIOGRAPHIE :

Pour les données, on trouvera des chiffres intéressants dans les documents « *Synthèse apiculture* » (sept.2012) et « *Bilan de campagne miel en 2016* » (oct.2017) édités par France AgriMer ainsi que sur le site Agreste du Ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation : <http://agreste.agriculture.gouv.fr/page-d-accueil/article/donnees-en-ligne>

Sur la période 1994-2016, le nombre de ruches mises à l'hivernage serait, selon FranceAgriMer, en petite diminution (1 351 991 à 1 316 570), les données Agreste du Ministère de l'Agriculture concernant le nombre de ruches en production indiquant un déclin beaucoup plus marqué sur la période 2000-2015 (929 411 à 759 790). Ce sont ces dernières données – plus fiables ? – qui m'ont été communiquées par FranceAgriMer lorsque j'ai sollicité cet office agricole.

À noter tout de même que les « gros » apiculteurs – dont je ne fais pas partie – se maintiennent quand les petits (entre 1 et 10 ruches) jettent de plus en plus souvent l'éponge...

Sur le nombre de colonies d'abeilles au kilomètre carré dans divers environnements, on lira avec attention (en anglais) : Kristen Baum, William Rubink, Alice Pinto, Robert Coulson, « *Spatial and Temporal Distribution and Nest Site Characteristics of Feral Honey Bee (Hymenoptera: Apidae) Colonies in a Coastal Prairie Landscape* », *Environmental Entomology*, vol. 34(3), 2005, pp 610-618

Robin Moritz et al, « *The size of wild honeybee populations (Apis mellifera) and its implications for the conservation of honeybees* », *Journal of Insect Conservation*, vol.11, décembre 2007, pp 391-397

Sur le déclin des abeilles, on pourra parcourir utilement ce méta-article (en anglais) :

Dave Goulson et al, « *Bee decline driven by combined stress from parasites, pesticides and lack of flowers* », *Science*, vol.347 (6229), 27 mars 2015, pp 1255957-1 à 9

Une reproduction de l'article complet est disponible ici (avec un seul petit paragraphe portant sur une éventuelle compétition abeilles à miel/autres pollinisateurs dans des conditions bien précises): <https://www.extension.umn.edu/garden/insects/find/insects-by-category/docs/goulson-et-al-science.pdf>

Sur la plus grande rusticité des abeilles locales, on consultera parmi une foule de sources concordantes (en anglais) :

Ralph Büchler et al., « *The influence of genetic origin and its interaction with environmental effects on the survival of Apis mellifera L. colonies in Europe* », *Journal of Apicultural Research*, vol.53(2), 2014

L'ABEILLE À MIEL, ANIMAL DOMESTIQUE OU ANIMAL SAUVAGE ?

Apis mellifera est-elle à proprement parler un animal domestique ? Rien n'est moins sûr... D'après le dictionnaire Larousse, un animal domestique est un animal « *qui vit dans l'entourage de l'homme et qui a été dressé à des degrés divers d'obéissance suivant les espèces, en vue d'obtenir une production, un service ou un agrément* ». Or l'abeille à miel n'est nullement dressée – et ceux qui croient le contraire vont au devant de piquantes déconvenues ! – et elle est de surcroît libre, ne vivant dans l'entourage de l'homme que pendant le laps de temps qui lui chante... c'est à dire jusqu'au prochain essaimage (ou à la prochaine désertion) ! Elle est de plus, par sa biologie même, extrêmement résistante à tout processus de domestication : s'il est facile en effet de maîtriser la reproduction d'une lignée de vaches sur plusieurs générations, il est beaucoup plus difficile de faire de même avec une reine *Apis mellifera* qui, sortie du cadre d'un laboratoire, s'accouplera en vol avec de nombreux mâles issus d'une zone couvrant plusieurs dizaines de milliers d'hectares. Cette « résilience » naturelle est encore accentuée par le fait que ce sont, justement, les colonies où la reine s'est accouplée avec le plus grand nombre de mâles différents qui survivent le plus longtemps en milieu naturel. S'il est possible de fixer artificiellement certains caractères utiles à l'homme, les abeilles obtenues sont vouées au pire à s'éteindre et au mieux à se croiser avec des abeilles sauvages dès lors qu'elles sont introduites sur un rucher lambda.

Une illustration : l'un de mes ruchers est situé non loin de celui d'un collègue qui travaille avec des abeilles Buckfast, super-abeilles très productives... mais très fragiles. Parfois, certaines colonies que je tiens sur ce rucher ressortent « jaunes », manifestement mâtinées d'abeille Buckfast lors d'un changement de reine. Ces colonies sont celles qui récoltent le plus de miel durant l'année... et celles aussi qui, systématiquement, patinent à l'hivernage et meurent bien avant l'arrivée du printemps. La vraie abeille « domestique » – celle qui ne pique ni n'essaime – n'est, en dépit des efforts de quelques apprentis-sorciers, pas d'aujourd'hui ni, espérons-le, de demain !